

hasard nous présente; et qu'une politesse de trop, ne pouvant jamais nuire comme une politesse de moins, c'était, calcul fait, tout profit, que d'être affable pour tout le monde

---

### LE BOUQUET DE CERISES.

---

Le premier jour du mois de mai, madame de Clinville, veuve d'un notaire de Paris, conduisait sa fille, âgée de près de quatorze ans, au beau jardin des Tuileries, pour y respirer l'air du printemps et le doux parfum des fleurs. En passant sous les galeries du Palais-Royal, la jeune personne aperçut, à l'une des boutiques de comestibles, où l'on réunit tout ce qu'il y a de plus rare et de plus précoce, un bouquet de cerises arrangées avec tant de goût, et si adroitement enlacées avec un feuillage frais et touffu, qu'elle ne put s'empêcher de témoigner à sa mère le vif désir d'avoir

ces cerises, quoiqu'elle prévît bien qu'à cette époque elles dussent être d'un très-haut prix.

Madame de Clinville, qui jamais n'avait rien refusé à sa fille, ordinairement très-moderée et très-simple dans ses goûts, acheta le bouquet de cerises, quelque chères qu'elles fussent, et gagna le jardin des Tuileries avec sa chère Emmeline : c'est ainsi qu'elle appelait sa fille.

Après avoir parcouru les belles allées de ce lieu véritablement enchanteur, elles vinrent s'asseoir sur des chaises, à l'ombre de grands marronniers. Il était à peine dix heures du matin; ce moment le plus propre à la promenade, n'est le plus souvent que celui de la solitude. Il semble que toutes les femmes élégantes de Paris se soient imposées la loi de n'y jamais paraître avant trois ou quatre heures, et dans un négligé qui annonce qu'elles ne font que sortir du lit, et qu'elles aperçoivent le soleil pour la première fois de la journée. Aussi madame et mademoiselle de Clinville ne trouvèrent-elles que très-peu

peu de monde. Ce qui frappa seulement leurs regards, ce fut une dame encore belle, et dont l'extérieur annonçait une personne de qualité. Elle était accompagnée d'une jeune demoiselle, à peu près du même âge qu'Emmeline, vêtue d'une robe blanche, et cachant la figure la plus aimable, sous un petit chapeau vert, orné d'une guirlande de marguerites blanches. Toutes les deux vinrent s'asseoir près de madame et de mademoiselle de Clinville. La jeune inconnue ne pouvait s'empêcher d'attacher ses regards sur le bouquet de cerises, et d'en faire remarquer à la dame qui l'accompagnait, la fraîcheur séduisante et l'élégante symétrie. Le désir se peignait dans ses yeux, dans tous ses mouvemens: enfin, s'approchant peu à peu d'Emmeline, elle lui dit, du ton le plus affable: «Le délicieux bouquet que vous avez là, Mademoiselle! Sa fraîcheur ne peut être comparée qu'à celle de votre figure. — Il serait plutôt l'image de la vôtre, lui répondit madame de Clinville: sous votre joli chapeau vert, on croit voir en vous une cerise sous  
la

la feuille. — Ce qui me surprend le plus, ajouta la jeune inconnue, c'est que Mademoiselle n'ait pas encore entamé ces cerises ravissantes qui me semblent devoir autant flatter le goût, que leur éclat éblouit les yeux. — C'est un don de ma mère, répondit modestement Emmeline: il est si rare, en effet, que je me suis promis de n'en pas jouir seule. Si Mademoiselle daignait l'attaquer avec moi? . . . . *Ce qu'on possède double de prix, quand on a le bonheur de le partager.*„

Ces derniers mots, qu'Emmeline prononça du ton le plus expressif, parurent faire sur la jeune demoiselle une vive impression. «Vous ne pouvez être insensible à des paroles si touchantes, lui dit la belle femme qui l'escortait; comment résister à la grâce qu'embellit le sentiment? . . . .» A cet aveu, qu'accompagnait un signe d'approbation, la jeune inconnue détacha la première cerise du charmant bouquet. Emmeline détacha la seconde qu'elle fut porter à la bouche de sa mère. L'inconnue en fit autant de la troisième envers

sa belle compagne; et les deux jeunes personnes, faisant tour à tour disparaître chaque cerise qui composait le bouquet, il n'en resta bientôt plus que les feuilles.

La conversation s'engagea. Madame de Clinville chercha, par plusieurs questions adroites et ménagées, à savoir le nom du joli chapeau vert; mais s'apercevant que la dame lui faisait signe de garder l'incognito, elle ne poussa pas plus loin ses recherches. On s'entint mutuellement aux honnêtetés d'usage, et l'on se sépara avec toutes les démonstrations du plaisir qu'avait inspiré une aussi agréable rencontre.

En rentrant chez elles, madame de Clinville et sa fille s'aperçurent qu'elles avaient été suivies par un domestique à livrée rouge, lequel leur avait paru examiner attentivement le numéro de la maison qu'elles habitaient. Elles augurèrent de là que la dame inconnue avait voulu savoir qui elles étaient, tandis qu'elle avait pris toutes les précautions pour ne pas leur laisser le moindre indice sur ce qu'elle-

qu'elle-même et la jeune personne au chapeau vert pouvaient être.

Plusieurs semaines s'écoulèrent. Déjà madame de Clinville ne songeait plus à l'aventure des Tuileries, lorsqu'un matin, tandis qu'elle déjeunait avec Emmeline et Gustave, son fils unique, élève de l'Ecole Polytechnique, et âgé de dix-sept ans, le portier de l'hôtel qu'elle habitait entra dans son appartement, tenant d'une main un ananas dans toute sa maturité, et de l'autre un petit billet, à l'adresse de mademoiselle de Clinville, conçu en ces termes : « On vient de me donner deux ananas ; permettez - moi de vous en offrir un, en vous rappelant les paroles mémorables que j'entends encore sortir de votre bouche : *Ce qu'on possède double de prix quand on a le bonheur de le partager.* »

#### LE PETIT CHAPEAU VERT.

En vain madame de Clinville et ses enfans interrogèrent-ils le portier pour savoir qui avait apporté ce billet : il leur répondit que c'était un commissionnaire qui, l'ayant déposé

L

dans

dans sa loge, s'était retiré sans rien dire. Emmeline se décida facilement à partager avec sa mère et son frère l'ananas, qui n'était à leurs yeux qu'un juste retour du bouquet de cerises; mais elles n'en furent que plus tourmentées du désir de connaître les deux inconnues.

Quelque temps après, le portier entre chez madame de Clinville, portant un riche vase de porcelaine dans lequel était un oranger-nain tout en fleurs. Il remit à Emmeline une seconde lettre, toujours à son adresse, et qui contenait ces mots: «J'ai reçu pour ma fête, avant-hier, jour de Ste.-Clotilde, deux orangers semblables à celui-ci; daignez en accepter un. . . *Ce qu'on possède double de prix, quand on a le bonheur de le partager.*» Le portier ajouta que le vase lui avait été remis par le même commissionnaire, à qui il avait fait inutilement plusieurs questions.

«Quoi! dit Emmeline, je ne pourrai savoir quelle est cette charmante Clotilde au chapeau vert! — Laisse-moi faire, lui dit Gustave,

je

je me charge de la dépister. Dépeins-la moi seulement le plus fidèlement que tu pourras. — Elle est à peu près de ma taille, lui répondit sa sœur, mais bien mieux faite que moi; sa grâce a je ne sais quoi d'imposant; ses traits, nobles et réguliers, sont embellis par un air de douceur et de gaieté qui attache en même temps qu'il séduit. Des cheveux blonds et bouclés retombent sur un col charmant, et la blancheur de son teint augmente encore l'éclat de deux grands yeux bleus, dont l'expression et la vivacité semblent lire au fond du cœur et deviner votre pensée . . . — A ce portrait, reprit Gustave, je prévois que si je découvre la belle inconnue, je serai payé de mes soins, en la voyant. Repose-toi sur le désir que j'ai de t'être utile, et sur celui que je ressens déjà de pouvoir admirer tant de charmes réunis.»

Gustave mit en effet tout en œuvre pour rencontrer la belle au chapeau vert, dont le signalement était gravé dans sa tête, ainsi que dans son cœur. Il parcourut toutes les



promenades publiques, les spectacles, les bals, les concerts, en un mot, tous les endroits de Paris où se forme la moindre réunion; mais il lui fut impossible de faire la plus simple découverte, et d'obtenir un seul indice.

Un mois après, Emmeline, en rentrant de la promenade, trouva sur son chiffonnier, une corbeille de taffetas blanc, orné de broderies, que la femme de chambre lui dit avoir été apportée par une personne de confiance. Emmeline, se doutant bien que c'était encore de la part de l'aimable Clotilde, ouvre la corbeille en présence de sa mère, et la trouve remplie de bonbons de toute espèce. Sur le dessus était un petit billet où l'inconnue lui disait qu'ayant été marraine et accablée de présens, elle suivait la devise qui jamais ne sortirait de sa mémoire, et qu'elle avait fait broder sur la corbeille. En effet, on y lisait sur le devant, en lettres d'or, entourées d'une branche de cerises ornées de leur feuillage: *Ce qu'on possède double de prix, quand on a le bonheur de le partager.*»

Ce

Ce souvenir ingénieux causa la plus vive émotion à la famille de Clinville. Si leur délicatesse souffrait un peu de recevoir tant de dons anonymes, ils ne pouvaient résister à la manière dont ils étaient offerts. Emmeline et Gustave ne se firent donc aucun scrupule de goûter aux bonbons nombreux et recherchés qui semblaient remplir la corbeille toute entière. Mais quelle fut leur surprise de trouver sous ces bonbons, une demi-douzaine de riches éventails, six douzaines de paires de gants, et enfin un cachemire blanc, dont l'ample bordure était du dessin le plus recherché!

«Je ne puis me permettre, s'écria Emmeline, de porter cette riche parure, sans savoir de qui elle me vient. De simples cerises, offertes de bon coeur à la vérité, ne peuvent m'attirer des dons aussi considérables. — J'approuve ta discrétion, lui dit madame de Clinville. Tout annonce que ces belles inconnues sont d'un rang et d'une fortune qui ne nous permettraient pas d'user avec elles de représailles;

sailles; et ce n'est jamais qu'avec ses égaux qu'on doit faire échange de présens.»

Il fut donc convenu que le riche cachemire resterait enfermé jusqu'à ce qu'on pût le rendre à celle qui l'avait offert, dès qu'elle serait connue. Emmeline ne voulut même pas faire usage des éventails, ni des gants, qui furent de même déposés dans l'élégante corbeille: on se contenta seulement de faire honneur aux bonbons qui en avaient été le passe-port. Gustave, quoique l'un des premiers élèves de l'Ecole Polytechnique, aidait bien souvent sa sœur à croquer toutes ces friandises, et répétait chaque jour, en les mangeant: «Oh! je te découvrirai, généreux et charmant chapeau vert! Quel est le jeune homme, fût-il le plus indifférent, qui n'aspirerait au bonheur de te connaître? Oui, oui, je te découvrirai...»

Les nouvelles recherches de Gustave furent tout aussi infructueuses que les premières. En vain courait-il sans cesse après tous les chapeaux verts qu'il apercevait de loin dans Paris: il ne trouvait point cette réunion  
de

de grâces, de jeunesse, de fraîcheur et d'expression, dont sa sœur lui avait fait le tableau séduisant et fidèle.

Emmeline, qui n'éprouvait pas moins que son frère, le désir de connaître celle avec qui elle avait partagé ses cerises, prépara un billet qu'elle remit au portier, avec l'ordre positif de le donner à la personne qui se présenterait de nouveau. Ce billet, qui portait pour adresse: *Au charmant chapeau vert* . . . était ainsi conçu:

«Si la délicatesse de votre âme répond aux charmes de votre figure, vous devez approuver la résolution que j'ai prise de ne faire aucun usage de tous les dons que vous m'adressez. Je vous déclare en conséquence qu'ils sont déposés entre les mains de ma mère qui souffre autant que moi, de l'anonyme que vous persistez à garder aussi cruellement.»

EMMELINE DE CLINVILLE.

Le

Le portier, fidèle à exécuter les ordres qu'il avait reçus, ne fut pas long-temps dépositaire de ce billet. Deux jours après, le même émissaire se présenta à sa loge, portant un paquet qu'il devait remettre, et voulut s'enfuir comme à l'ordinaire; mais le portier, ancien militaire, et encore plein de vigueur, le saisit au collet, appela à grands cris Gustave de Clinville qui, suivi de sa mère et de sa sœur, descendit promptement, et voulut savoir du commissionnaire de quelle part il venait. Ni les prières, ni les menaces, ni la promesse d'une récompense ne purent séduire ce brave homme. Il se borna à dire que le paquet lui avait été remis par un vieux domestique à livrée rouge, lequel lui avait donné un écu pour faire sa commission; et qu'étant généreusement récompensé, il ne trahirait point le secret dont on l'avait fait dépositaire. «Puisque vous êtes aussi discret, dit Emmeline, vous devez être obligeant. Rendez-moi le service de remettre ce billet au même domestique qui vous a remis ce paquet. Cela ne compromet en rien votre  
dis-

discretion dont je vous loue; et je saurai reconnaître votre obligeance. — S'il ne s'agit que de remettre un billet, répondit le commissionnaire, j'y consens volontiers, et vous pouvez compter sur mon exactitude; mais ne vous avisez pas de me faire suivre; vous perdriez votre temps et vos peines . . . ., A ces mots, il sortit furtivement avec le billet qu'Emmeline avait préparé.

On voulut savoir ce que contenait le nouvel envoi de l'anonyme, lequel paraissait beaucoup plus volumineux que tous les autres. Gustave s'empresse lui-même de défaire l'enveloppe, et il trouve un brillant uniforme d'officier d'artillerie, un riche sabre auquel était attaché un portefeuille de maroquin vert, qui contenait cet écrit:

«Le ministre de la guerre, mon parent, a coutume de m'accorder tous les ans, au jour de ma naissance, un brevet d'officier pour celui de ma famille ou de mes amis qui s'en est rendu digne; je vous prie de l'accepter pour monsieur votre frère, comme la juste récompense de ses succès à l'Ecole Polytechnique.

nique. Si, comme je n'en doute pas, il se signale dans la carrière des armes, s'il devient un héros, je ne lui demande que de prendre pour devise: *«Ce qu'on possède double de prix, quand on a le bonheur de le partager.»*

A côté de cet écrit était en effet un brevet de sous-lieutenant d'artillerie, avec l'ordre de rejoindre, sous huit jours, le régiment désigné. Gustave croyait rêver. Ce qu'il désirait si ardemment, ce qu'il ne croyait pas obtenir de long-temps, il le devait à la générosité d'une jeune et belle inconnue qui doublait par la modestie le prix du bienfait. «Et je partirais sans la connaître, sans la voir, sans la remercier! — Il en est un moyen, s'écrièrent madame et mademoiselle de Clinville, les yeux mouillés de joie et de saisissement: il faut nous présenter aujourd'hui même à l'audience du ministre de la guerre, et nous saurons par lui quelle est celle à qui nous devons cet heureux événement... — Vous avez raison, reprit Gustave; allons-y tout à l'heure...» Il se revêtit aussitôt de  
l'uni-

l'uniforme qui, à son grand étonnement, se trouvait juste à sa taille. Emmeline et sa mère furent faire une toilette recherchée; et au bout d'une heure, ils furent tous les trois rendus à l'hôtel du ministre, qui les accueillit avec l'affabilité la plus touchante; et s'imaginant qu'ils connaissaient leur jeune protectrice, il leur dit: «En cédant aux vives instances de mademoiselle de St. Léon, je ne fais que rendre justice à son intéressant protégé, et je lis d'avance sur la figure de M. de Clinville, qu'il sera digne de tout l'intérêt que je lui voue, et que je promets de lui prouver dans tous les temps.»

A ces mots, madame de Clinville et ses enfans se retirèrent.... «Mademoiselle de St. - Léon! répétait sans cesse Gustave. — C'est, n'en doutons pas, ajouta madame de Clinville, la fille de ce général devenu, par ses hauts faits, un des plus fermes appuis du trône, et l'un des premiers favoris du monarque. Il faut savoir où il demeure, et nous y rendre sur-le-champ. — Entrons, dit Emmeline, chez le premier libraire, et nous trou-



trouverons, dans l'Almanach Impérial, cette adresse tant désirée.» En effet, ils découvrirent que cet officier-général demeurait faubourg St.-Honoré, près l'Elysée. Ils s'y transportèrent en toute hâte. Emmeline chargea le portier de l'hôtel d'aller annoncer que M. de Clinville, officier d'artillerie, et sa famille, demandaient à mademoiselle de St.-Léon un moment d'entretien.

Un instant après, le portier revint accompagné d'un valet de chambre qui avait ordre d'introduire ces dames et le nouvel officier d'artillerie dans le grand salon. Mademoiselle de St.-Léon ne tarda pas à s'y rendre. Elle était sous les mêmes vêtemens et le même chapeau vert, orné de marguerites blanches, qu'elle avait lors de la rencontre aux Tuileries. Auprès d'elle se trouvait la même dame qu'elle appelait sa tante. Elle s'avance précipitamment vers Emmeline, la presse dans ses bras, et lui demande pardon d'avoir abusé de l'incognito et tourmenté sa délicatesse. «Mais, ajouta-t-elle, avec la plus aimable expression, il fallait bien vous ame-

ner

ner par degrés à recevoir la preuve des sentimens que vous avez su m'inspirer à notre première entrevue. Instruite par tous les renseignemens que j'ai fait prendre, que votre vœu le plus cher était d'obtenir un brevet d'officier pour monsieur votre frère, cité par tous les chefs de l'Ecole Polytechnique, comme devant courir un jour une honorable carrière, ma tante et moi, en l'absence de mon père, en ce moment aux armées, nous avons obtenu sans peine ce qui donne à l'Etat un brave de plus, à votre honorable famille l'accomplissement de ses desirs, et à moi, le bonheur de vous prouver de quel prix fut pour moi le délicieux bouquet de cerises que vous me forçâtes de partager, et combien les touchantes paroles qui l'accompagnèrent se sont gravées dans mon souvenir.\*

Emmeline ne répondit d'abord à Mademoiselle de St-Léon, qu'en la pressant à son tour dans ses bras, et en la couvrant de mille baisers. Madame de Clinville ne put résister elle-même à lui demander la permission de l'embrasser. Gustave promit, avec  
tout

tout l'élan d'un jeune officier français, de justifier la bonne opinion qu'on avait de lui, et s'écria, avec l'accent de l'héroïsme: «Qu'il me tarde d'être à mon rang, sous les aigles impériales! Si, sous un an, je n'ai pas la croix d'honneur, Sa Majesté sera maître de me rayer de la liste des braves....» Il apprit ensuite que sa jeune et aimable protectrice avait porté la bonté jusqu'à faire découvrir son tailleur, à qui elle avait commandé son premier uniforme. Il ne fut plus surpris, à ce moyen, de le trouver aussi bien à sa taille. «Il ne faut pas, dit la tante de mademoiselle St.-Léon, qu'une si belle journée soit imparfaite: ces dames, et notre jeune sous-lieutenant, ne peuvent nous refuser de dîner à l'hôtel: on aime à voir le plus long-temps possible les heureux qu'on a faits.»

Madame de Clinville accepta sans hésiter; elle demanda seulement la permission de se retirer chez elle jusqu'à l'heure du repas, et s'éloigna avec ses deux enfans. Quelques heures après elle revint sous les mêmes habits qu'elle

qu'elle portait lors de l'entrevue aux Tuileries. Emmeline avait eu la même attention; mais cette simple toilette était ornée du riche cachemire et d'un des éventails que lui avait envoyés le charmant chapeau vert, qui fut on ne peut plus sensible à cette marque d'attention. On se mit à table: en dépliant sa serviette, mademoiselle de St.-Léon trouva sous son couvert un petit étui contenant un anneau composé de trois brillans sous la monture desquels venaient d'être gravés ces mots *«Gage d'une éternelle reconnaissance. . . .»* Elle mit l'anneau à son doigt, et promit de ne jamais s'en séparer. Elle fit, dans Emmeline, une amie qu'elle conserva toujours; dans Gustave, un officier qui parvint à un rang honorable, qui rendit à l'état d'importans services; et souvent, lorsque, dans leurs fréquentes entrevues, Emmeline et mademoiselle de St.-Léon se prodiguaient les plus douces caresses, elles répétaient encore ensemble: *«Ce qu'on possède double de prix, quand on a le bonheur de le partager.»*

FIN DU PREMIER VOLUME.